

arrangement actuel, une grande partie du Public qui aime les Spectacles ne peut point en jouir ; si toutes les affaires cessoient à cinq heures, si les heures des Spectacles & du dîner étoient arrangées comme nous l'avons dit, toutes les personnes qui ne s'en privent qu'à regret, parce qu'elles sont obligées de continuer leurs affaires après le dîner, les fréquenteroient avec empressement, car il n'y a point de plaisirs moins chers & de délassément plus convenable après le travail, soit de l'esprit, soit du corps.

13°. Le Public gagneroit beaucoup à cet arrangement, car toutes les heures ajoutées aux travaux de la journée tournent au profit de la Société, & les Spectacles étant établis à huit heures au lieu de cinq, il en résulteroit une somme énorme de temps employé à son avantage. La bonne compagnie & les gens riches auroient aussi quelques momens de plus à donner à leurs plaisirs.

14°. Les familles qui aujourd'hui dînent & soupent y trouveroient l'économie d'un repas, parce que le dîner étant établi à cinq heures, tiendroit lieu du souper ; & en effet, si l'on vouloit y faire attention, on verroit qu'à mesure que le luxe s'accroît dans une Nation, on ne devoit faire qu'un repas au lieu de deux, parce que notre estomac ne peut pas s'étendre en proportion de nos goûts & du nombre de mets dont nous couvrons nos tables. La nature ne se prête pas impunément à tous nos desirs. Le dîner étant aujourd'hui plus considérable qu'autrefois, il seroit prudent de s'y borner. Les personnes seules qui travaillent beaucoup, ou qui se levent de bonne heure, feroient un déjeuner plus ou moins solide vers dix à onze heures.

15°. Considérons un moment ce qui regarde la santé, c'est ce qui nous intéresse le plus. Ce n'est pas parce qu'on dîne à deux & à trois heures, que le

dîner est dangereux ; c'est parce que beaucoup de gens ont la très-mauvaise habitude de travailler après le dîner ; que cette heure du repas, le plus considérable des François, est très-dangereuse. Il faut convenir que les gens occupés, travaillent aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois ; les idées sont plus étendues ; l'ambition, la vanité, toutes les passions qui donnent de l'activité à l'esprit ont plus de fermentation, les occupations du Palais sont peut-être aujourd'hui décuples de ce qu'elles étoient il y a cent ans : la chicane s'est étendue avec les progrès du commerce, de l'industrie & du luxe. C'est un malheur, sans doute, mais c'est un malheur inévitable. C'est dans les sociétés qui ont atteint le plus grand degré de civilisation, que la vertu & le vice ont le plus de charmes & d'attraits : la bonne chère n'a jamais été plus générale & plus délicate. On mange par cette raison beaucoup plus qu'autrefois ; la tête travaille davantage & on fait moins d'exercice. Il s'ensuit donc que le dîner à deux & trois heures est fort dangereux, & que s'il étoit établi à cinq heures, & que tous les travaux cessassent à cette même heure, on en seroit beaucoup plus heureux, & on s'en porteroit mieux. On se plaint que la Nation perd sa gaieté, le luxe en est en partie la cause. L'ardeur du gain qui marche à sa suite rend triste, pensif. Une loi barbare aux Maldives mettoit au nombre des crimes d'Etat de paroître triste. Sans imiter cette tyrannie, le changement indiqué rendroit la gaieté à la partie de la Nation qui l'a perdue.

16°. La circonstance est peut-être favorable pour ordonner un changement dans l'heure des Spectacles, c'est un événement remarquable, sans doute, puisqu'il n'a jamais eu lieu, de voir trois nouvelles salles de grands Spectacles prêtes à s'ouvrir en même temps dans la Capitale. Pour opérer cette révolution dans nos mœurs, il ne faut ni Édit, ni Ordonnances,

ai Arrêt du Conseil. Un simple ordre aux Comédiens de changer l'heure des Spectacles, & le lendemain deux mille familles dîneront à cinq heures du soir. Ce moyen de Bonheur est facile: il présente des avantages publics & particuliers, sans entraîner aucun inconvénient, sous quelques points de vue qu'on l'envisage.

(Par M. Panckoucke.)

ANNONCES LITTÉRAIRES.

D ICTIONNAIRE de Jurisprudence & des Arrêts, ou nouvelle Édition du Dictionnaire de Brillon, connu sous le titre de Dictionnaire des Arrêts & Jurisprudence universelle des Parlemens de France & autres Tribunaux, augmentée des matières de Police, d'Agriculture, de Commerce, de Manufactures, de Finance, de Marine, de Guerre, dans le rapport qu'elles ont avec l'administration de la Justice; par M. Prost de Royer, ancien Lieutenant-Général de Police de Lyon, premier Volume in-4°. A Lyon, de l'Imprimerie d'Aimé de la Roche, Imprimeur du Gouvernement & de la Ville. Il se trouve chez les principaux Libraires.

L'Épicurien, Comédie en cinq Actes & en prose, in-8°. A Paris, chez la Veuve Duchesne & Esprit, au Palais Royal.

Le Fau raisonnable, ou l'Anglois, Comédie, représentée en 1781 au Théâtre des Variétés amusantes, in-8°. A Paris, chez Bastien, Libraire, rue du petit Lion.

Henriette & Luile, ou les deux Amies, par M. D. in-12. Prix, 12 sols. A Paris, chez Lamy, Libraire, quai des Augustins.

Traité théorique & pratique de la Végétation, contenant plusieurs Expériences nouvelles & démonstratives sur l'économie végétale & sur la culture, par M. Mustel, 2 Vol. in-8°. Prix, 9 liv. brochés. A Paris, chez Nyon, Libraire, rue du Jardin; Didot, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins; la Veuve Lachapelle, Libraire, au Palais; & à Rouen, chez Boucher.

La France illustre, ou le Plutarque François, numéros 8 & 9, contenant les Vies du Maréchal de Maillebois & de Henri II, Duc de Montmorenci. A Paris, chez Deslauriers, Marchand de Papier, rue S. Honoré.

T A B L E.

V ERS aux jeunes Personnes	<i>La Châte de Rufin,</i>	118
qui ont joué à Nanci plusieurs Comédies de Mde de Genlis,	<i>Opuscules Chimiques & Physiques de M. T. Bergman,</i>	124
<i>A M. de Lanthe,</i>	<i>Second Dialogue entre un Spectateur & un Critique,</i>	127
<i>L'Amour Oiseau, Ode Anacréontique,</i>	<i>Comédie Française,</i>	132
<i>Enigme & Logogryphe,</i>	<i>Discours Moyen d'augmenter le Bonheur d'une partie de la Nation,</i>	133
<i>La Servitude abolie, Discours en vers,</i>	<i>Recueil de Pièces intéressantes,</i>	139
	<i>Annonces Littéraires,</i>	143

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 20 Octobre. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 19 Octobre. 1781. DE SANCY.

MERCURE DE FRANCE.

VERS sur la Naissance du DAUPHIN.

QUE de vœux différens au Ciel faisoit la terre?
Un seul bonheur semble les combler tous.

On diroit, quand d'un Fils la Reine devient Mère,

Que chaque Père, parmi nous,

Retrouve un Fils privé de la lumière;

La Veuve fidelle, un Époux;

Et tous les Orphelins, un Père.

*A. M. CÉSAR FAUCHER, Officier de
Dragons, qui s'applaudissoit d'avoir
essayé le Casque & l'Armure du Maréchal
de Lowendat.*

LE Casque du grand Lowendat

Sans doute, ami, sied sur ta tête;

J'aime à te voir l'air de conquête

De cet illustre Général.

Mais ce Héros dont tu portas les armes

Ne servit Mars qu'après l'Amour.

Assez tôt il luira ce jour

Où ton nom aux Anglois doit causer des alarmes;

N^o. 43, 27 Octobre 1781. G

César ! la Gloire aura son tour.

Le printemps fuit, profite de ses charmes :

D'une Belle assiege le cœur,

Fais répandre de douces larmes ;

De tes Rivaux heureux Vainqueur ,

Du plaisir étends le domaine :

Avant que d'être Hector , sois le Berger Pâris ;

Permetts qu'on t'aime , enlève une autre Héléne ,

Et parmi nos Beautés donne & reçois un prix.

Des Boudoirs de Vénus vole aux Camps de Bellone ;

Du myrthe & du laurier le mélange est heureux ;

On t'en promet une double couronne ;

Mais pour être un Héros , il faut être amoureux.

Sur les remparts fumans de Bergen-op-loom en cendre

Aisément pour un Dieu Lowendal eût passé ;

Mais à d'autres exploits s'il n'eût pas su prétendre ,

D'une estime stérile on l'eût récompensé.

L'Amour , enfant de la paix , du silence ,

Quand ils sont désarmés approche les Héros ;

Et la jeune Bergère ici comme à Bizance

A préféré toujours le mouchoir aux drapeaux.

Plus Philosophes qu'on ne pense ,

Savantes dans l'art de jouir ,

Les femmes ont toujours préféré (par prudence)

A des siècles de gloire un moment de plaisir.

(Par M. Sylvain , M***.).



CHANSON

A M. le Comte DE S***.

UN magnifique ameublement
N'embellit point ce domicile ;
Mais des mœurs & de l'enjouement
Notre Comte en a fait l'asyle.

SANS faste & sans frivolité,
S*** dans ces lieux champêtres
A conservé la loyauté,
Non les portraits de ses ancêtres.

DANS sa jeunesse on vit pour lui
Soupirer toutes nos Lucrèces ;
Il a plus d'amis aujourd'hui
Qu'il n'avoit alors de maîtresses.

A tous ses desirs je le voi
Préférer sans cesse les nôtres :
De nos jours chacun vit pour soi ;
Mais il ne vit que pour les autres.

POUR les malheureux qu'il connoît,
Grand Dieu, quelle bonne aventure !
Si la fortune le traitoit
Comme l'a traité la Nature.

(Par M. l'Abbé Laferre.)

G. ij

LE PHILOSOPHE AMOUREUX.

TOUT ici-bas cède à l'Amour :
Nul être qui ne soit sensible ;
Le mortel le plus inflexible
Lui deviendra soumis un jour.
Heureux ceux qui portent ses chaînes !
Lui seul peut remplir nos desirs ;
Et si par fois il a ses peines ,
Plus souvent il a ses plaisirs.
Au sein de la Philosophie ,
Joignant les vertus aux talens ,
Damon passoit depuis long-temps
Les plus beaux instans de sa vie.
L'homme seul occupoit ses vœux :
Il s'épuisoit à le connoître ;
Et par un destin rigoureux ,
Parlant sans cesse du bien-être ,
Ne se voyoit jamais heureux.
Hélas , comment pouvoit-il l'être !
Son cœur étoit indifférent ;
L'Amour , ce tendre sentiment ,
Lui paraissoit une chimère ,
Un vain & froid amusement.
Que son erreur étoit grossière !
Le temps lui dessilla les yeux ;
Il eut le plaisir précieux

De sentir, d'aimer & de plaire.
Sophie étoit dans l'âge heureux
Où l'on flatte, où l'on intéresse ;
Mais c'étoit peu que la jeunesse,
Tout chez elle étoit accompli.
Elle unissoit à son jeune âge,
Et ce que Minerve a de sage,
Et ce qu'Amour a de joli.
Damon la vit : soudain son ame
Éprouva cet ardent desir,
Cette vive & flatteuse flamme,
Autant agréable à sentir
Que difficile à définir.
Lors quittant la Philosophie,
Et tout le fatras du savoir,
Il ne vit plus d'heureux espoir
Que dans un retour de Sophie.
Ainsi fut triompher l'Amour
De ce cœur trop long-temps sévère,
Trop aimable enfant de Cythère,
Tu pouvois bien prendre ton tour !
C'étoit l'instant de la vengeance,
Il falloit à l'objet aimé,
Donner pour l'objet enflammé
Une cruelle indifférence.
Mais l'Amour est toujours trop bon :
Sophie éprouvoit pour Damon
Tout ce qu'il éprouvoit pour elle.

L'aveu s'en fit avec plaisir ;
 Et bénissant leur destinée ,
 Un beau jour le Dieu d'Hyménée
 Combla leur amoureux desir.
 La sombre & noire Jaloufie ,
 Triste cortège des Amours ,
 N'interrompt jamais le cours
 De cette union si chérie.
 Sans cesse de leurs tendres feux
 Ils se donnoient des témoignages ;
 Et se disoient souvent tous deux :
 La raison peut faire les sages ;
 Mais l'Amour seul fait les heureux.

(Par M. Berton de Chambelle.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est *l'Oreille* ; celui
du Logogryphe est *Non*.



É N I G M E .

A N N A * me porte élégamment ;
 Le Militaire fièrement ;
 Le Petit-Maitre leste ment ;
 L'Homme de Robe gravement ;
 Le Quaker très-affidument ;
 Monsieur l'Abbé négligemment ;
 Le Financier insolemment ;
 Le Bourgeois indifféremment ;
 Le Villageois utilement .

*(Par une Société de Vendangeuses , réunies
 dans un joli Château sur le bord de la Loire.)*

L O G O G R Y P H E .

P H I L O S O P H E éclairé , Géomètre profond ,
 Au bonheur des humains je consacrai mes veilles ;
 Pour leur faire écouter la voix de la raison ,
 D'un système étonnant j'étais les merveilles .
 Je voulois dans leurs cœurs graver l'humanité ,
 La sage tempérance & la frugalité ,
 Leur faire en tout mortel envisager un frère ,
 Et bannir à jamais le démon de la guerre .
 D'abord je réussis ; un Souverain fameux
 Goûta de mes leçons la sublime morale ,

* Non d'une des Vendangeuses.

Et rendit de ses loix ses peuples amoureux.
 Mais des hommes bientôt l'ignorance fatale
 Me fit perdre le fruit de mes nobles travaux.
 Ils m'osèrent prêter la coupable pensée
 De croire l'homme égal aux plus vils animaux,
 Et ma secte bientôt passa pour insensée.
 En dire plus, Lecteur, ce seroit me nommer,
 Cherche; & si tu ne peux encor me deviner,
 Dérange les neuf pieds qui forment ma structure:
 Tu trouveras le nom d'un célèbre Vaisseau;
 Un petit animal assez laid de figure;
 Un métal précieux; un terrible fléau;
 Ce qu'à soin de cacher toute femme coquette;
 La ville qui des Grecs fut jadis la conquête;
 Une autre dans l'Écosse; un Dieu chez les Germains;
 Un peuple belliqueux, ennemi des Romains;
 Un Tribunal à Rome; un ton de la musique;
 Ce que le sage en tout évite avec raison;
 Le juste châtement d'une action inique;
 Ce qui détruit souvent les fruits de la moisson;
 D'un célèbre nageur l'amante malheureuse;
 Ce qui durant la nuit guide un Navigateur;
 Le point où se termine enfin sa course heureuse;
 Un cri qui dans la foule aux Fantassins fait peur.
 Mais c'est s'en dire assez, exerce ta mémoire,
 Si de trouver mon nom tu veux avoir la gloire.

(Par le Sieur Lardon, Garçon Rôtisseur.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au Règne de Louis XIV, par M. Garnier, Historiographe du Roi, & de MONSIEUR ; pour le Maine & l'Anjou, Inspecteur & ancien Professeur du Collège Royal, de l'Académie des Belles-Lettres. Tomes XXVII & XXVIII^e. in-12. Prix, 3 liv. rel. A Paris, chez la Veuve Defaint, rue du Foin S. Jacques, & Nyon l'aîné, rue du Jardinier, quartier S. André-des-Arcs.

L'ABBÉ VILLY s'étoit proposé principalement de nous faire connoître l'esprit & les mœurs de la Nation. Il a un pinceau vif & brillant ; mais il est souvent partial & superficiel. On pourroit même l'accuser de plagiat ; il a pris la plupart des faits du Règne de Saint Louis, partie la plus étendue & la plus soignée de son Ouvrage, dans l'histoire de ce Prince par la Chaise, dont il a emprunté souvent jusqu'au style. Son premier continuateur, Villaret, est plein de feu ; avant d'écrire, il s'allumoit l'imagination par la lecture des Poètes ; de-là vient qu'il déclame souvent avec chaleur ; & qu'il s'écarte de la grave simplicité du

genre. Son travail commence au VIII^e volume, par le règne de Philippe de Valois, & finit à la page 348 du XVII^e. C'est ici que M. Garnier entre dans la carrière. Ses neuf volumes, déjà appréciés par le public, prouvent qu'il la parcourt avec succès; & les deux autres, publiés depuis peu, ne feront qu'ajouter à la réputation de l'Auteur. Le 27^e renferme ce qui s'est passé depuis 1555 jusqu'à la mort de Henri II, arrivée le 10 de Juillet 1559. D'abord M. Garnier décrit la situation du Royaume. Il fait voir la France guérie du long effroi que lui avoit causé la puissance de Charles-Quint, étonnant à son tour l'Europe par la promptitude & l'immensité de ses armemens; comptant l'Isle de Corse au nombre de ses Provinces, affermie en Italie par la possession du Piémont, couverte du côté de l'Allemagne, par la conquête récente des trois Evêchés & d'une partie du Luxembourg. Mais les efforts qu'il falloit faire pour soutenir cette supériorité apparente, l'aliénation d'une grande partie des Domaines de la Couronne, les Offices de Finance & de Justice doublés & même triplés par des ventes successives, les désordres de la Magistrature & du Clergé, les progrès de la réforme dans tous les Ordres de l'État; enfin, l'épuisement du crédit & des ressources, faisoit desirer ardemment ou la paix ou une trêve. Il se tint des conférences à ce sujet au Bourg de Marcq, dans la Terre d'Oye; mais elles furent infruc-

tueuses ; les hostilités continuèrent en Italie ,
 & du côté des Pays-Bas. L'ambition des
 Caraffe, encore plus que la politique des
 Ministres de Henri, fit conclure un Traité
 de ligue entre la France, le Pape Paul IV,
 & le Duc de Ferrare. Charles-Quint, effrayé
 d'un orage que ses infirmités ne lui permet-
 toient pas de soutenir, s'empressa d'abdi-
 quer, en faveur de Philippe son fils, les Pays-
 Bas, les Couronnes d'Espagne, le Nouveau-
 Monde, les Scèptres de Sicile, de Sardaigne,
 de Majorque & de Minorque. Mais avant de
 renoncer à l'Empire, il conclut, le 5 de
 Février 1556, une trêve qui donna lieu à des
 anecdotes curieuses.

Tandis que le Comte de Lalain se rendit en
 France pour être témoin du serment par lequel
 Henri II. devoit s'engager à observer cette
 trêve, Coligny fut honoré de la même commis-
 sion auprès du Roi Philippe & de l'Empereur
 Charles-Quint. « Le cortège de l'Amiral,
 » dit M. Garnier, fut brillant & nombreux,
 » parce que toute la jeunesse de la Cour
 » étoit avide de contempler un homme
 » dont le nom avoit tant de fois retenti à
 » ses oreilles, & qui, au moment de dispa-
 » roître, imprimoit encore le respect. Il
 » n'y eut pas jusqu'à Brusquet, l'un des fous
 » du Roi, qui voulut être de la partie, &
 » jouer un rôle. L'Ambassadeur & sa suite,
 » furent conduits, en arrivant, à l'audience
 » de Philippe, qui devenu Souverain des
 » Pays-Bas, occupoit le Palais de Bruxelles,

ils le trouvèrent magnifiquement décoré ; mais un objet qu'ils ne s'attendoient pas d'y rencontrer , les remplit de surprise & d'indignation. Soit inadvertance , soit mépris , la salle d'audience étoit meublée d'une riche tapisserie qui représentoit les malheurs de François I , sa prise sous les murs de Pavie , son embarquement pour l'Espagne , sa prison à Madrid , sa délivrance par l'échange de ses enfans. Forcés à dévorer cet affront , ils ne savoient comment en marquer leur ressentiment , lorsque le fou qu'ils avoient amené avec eux , les tira d'embaras , & rabattit l'insolent orgueil des Flamands , en dévoilant leur sordide avarice. Il avoit apporté de Paris deux sacs de jetons , qu'on nommoit *écus du Palais* ; le lendemain matin , lorsque Philippe , après avoir entendu la Messe , prononçoit la formule du serment sur le Livre des Evangiles , Brusquet & son valet , qui s'étoient mêlés dans la foule , tirant de leurs sacs des poignées de faux écus , crièrent : *largesse de la part du Très-Puissant Roi d'Angleterre* , & les firent voler au milieu de l'assemblée. A ce cri , & à la vue des écus , tout le peuple qui remplissoit l'Eglise , se précipita en foule du côté où ils tombaient. Les Gardes même abandonnèrent leur poste pour en attraper leur part , ou les arracher des mains de ceux qui s'en étoient saisis les premiers ; Philippe , &

» les deux Reines ses tantes, effrayés du
 » tumulte, & des cris de cette troupe de
 » forcenés, & n'en pouvant deviner la
 » cause, parce qu'ils étoient trop éloignés
 » du lieu de la scène, craignirent que ce
 » ne fût une conspiration formée contre
 » leurs jours, & allèrent se cacher derrière
 » l'Autel. Lorsque Philippe connut enfin qu'il
 » n'y avoit rien à craindre, il trouva la plai-
 » santerie mauvaise, & ne fut trop s'il devoit
 » en rire comme les autres, ou s'en offenser. »

L'Amiral & sa suite visitèrent ensuite
 l'Empereur qui, pour s'habituer au nou-
 veau genre de vie qu'il alloit embrasser,
 s'étoit retiré dans un petit Hermitage situé
 à l'une des extrémités du parc. Tout son
 appartement consistoit en deux pièces d'une
 médiocre grandeur. Vêtu comme un simple
 Citadin, assis dans un mauvais fauteuil où
 la goutte le tenoit cloué, il ne conservoit
 du faste de la Royauté qu'une garde choisie,
 qui se retira pour faire place aux François.
 Coligny présenta la Lettre du Roi à l'Em-
 pereur. La politesse & la gaîté que Charles-
 Quint montra dans cette occasion, feront
 plaisir à nos lecteurs. Charles s'efforçoit
 d'ouvrir la Lettre de Henri; mais comme
 elle étoit enlacée avec des fils de soie, ses
 doigts, couverts de nodus, & presque per-
 clus, ne pouvoient les rompre. « Granvelle,
 » qui se tenoit debout derrière son fau-
 » teuil, voulut venir à son secours: *com-*
 » *ment donc, Monsieur d'Arras,* lui dit-il,

» voudriez-vous que je commisſe une impo-
 » teſſe envers le Roi mon Frère ; à Dieu ne
 » plaiſe qu'un autre que moi ouvre ſa Lettre ,
 » & après un nouvel effort , il l'ouvrit en
 » effet. Puis regardant Coligny : « Eh bien .
 » Monsieur l'Amiral , lui dit-il , ne ſuis je
 » pas un brave Chevalier , & n'aurois-je
 » pas bonne grâce à rompre une lance
 » dans un Tournois ? » S'étant fait lire la
 Lettre , il entra en converſation avec
 » l'Amiral : « Comment ſe porte le Roi
 » mon Frère ? Sire , répondit l'Ambaſſa-
 » deur , je l'ai laiffé en parfaite ſanté. — Que
 » vous me faites de plaisir de me l'appren-
 » dre , car rien de ce qui le touche ne m'eſt
 » indifférent ; nous ſommes aſſez proches
 » parens , puis que j'ai l'avantage de deſcen-
 » dre , par mon ayeule , du ſang illuſtre des
 » Valois , qui a donné à la France une ſuite
 » ſi nombreuſe de grands Rois. On m'a
 » pourtant dit qu'il commençoit à grifon-
 » ner. — Oh ! Sire , ce n'eſt rien , cinq ou ſix
 » cheveux qui commencent à lui blanchir
 » ſur leſtempes ; d'autres plus jeunes encore
 » que lui , en ont beaucoup davantage ; &
 » ne s'en portent pas moins bien. Je vais à
 » ce propos , dit l'Empereur , vous conter
 » ce qui m'eſt arrivé. J'avois à-peu-près ſon
 » âge , lors que revenant de mon expedi-
 » tion de Tunis , je m'arrêtai quelques jours
 » à Naples. M. l'Amiral , je ne fais ſi vous
 » connoiſſez tous les charmes de cette Ville
 » enchanterelle. Un ciel pur & toujours

» ferein , d'un côté un immense bassin , de
 » l'autre des montagnes couvertes de ver-
 » dure ; une jeunesse folâtre , des femmes
 » vives , spirituelles , pleines d'attraits &
 » de grâces : que vous dirai je enfin ? je
 » suis homme , & je voulus , comme les
 » autres , essayer de leur plaire. J'appelai
 » mon Barbier , & je lui ordonnai d'arran-
 » ger mes cheveux & de me parfumer.
 » Lorsqu'il eut fini , je me regardai dans un
 » miroir. Oh ! oh ! m'écriai-je , qu'est-ce
 » que j'apperçois-là ? Ce n'est rien , dit le
 » Barbier , trois ou quatre cheveux qui
 » commencent à blanchir sur les tempes de
 » votre Majesté : il y en avoit plus de douze :
 » çà , dépêchons , qu'on les arrache bien
 » vite. Savez-vous ce que j'y gagnai ? A la
 » place d'un qu'on m'avoit attaché , il en
 » blanchit subitement cinq ou six autres ; &
 » si j'avois continué de me les faire arracher ,
 » je me serois bientôt trouvé blanc comme
 » un cygne. « Promenant ensuite ses regards
 » sur l'assemblée : je pense , dit il , que
 » Brusquet doit être ici ; je ne l'ai jamais vû ;
 » essayons si je parviendrai à le distinguer ;
 » ou je me trompe fort , ou c'est celui-là :
 » Oui , Sire , répondit l'Amiral , c'est lui-
 » même. Vraiment, Brusquet, tu es un magni-
 » fique Seigneur , tu nous a joliment régales
 » avec tes écus du Palais. Dis-moi , mon
 » ami , te souvient-il , d'une certaine jour-
 » née des Éperons , où tu fus si bien étrillé
 » par le Maréchal de Strozzi ? Brusquet , à

» qui ce souvenir étoit fâcheux , répondit
 » sans se déconcerter : oui , Sire , il m'en
 » souvient parfaitement ; c'étoit justement
 » dans le tems que vous achetiez si cher à
 » Paris ces belles émeraudes & ces gros
 » rubis dont vos doigts sont couverts. Il
 » s'éleva un grand éclat de rire dans l'assem-
 » blée ; l'Empereur rit comme les autres ,
 » & dit : me voilà bien payé de ma ques-
 » tion ; cela m'apprendra à ne plus m'atta-
 » quer à des niais de la sorte. Tu ne l'es
 » point du tout , je te jure. »

Les faillies que nous venons de rapporter
 sont à la vérité très-plaisantes ; mais ne se-
 roient-elles pas plus dignes d'un conteur d'a-
 necdotes que d'un Historien ? Nous ne juge-
 rons pas si rigoureusement M. Garnier ; nous
 croyons même que ses Lecteurs doivent lui sa-
 voir gré de ce qu'il veut bien les délasser de
 tems en tems de la longueur de ses détails mili-
 taires & politiques. C'est vraisemblablement
 le motif qui l'a déterminé à rapporter l'aven-
 ture qui suit. « Le Duc de Nemours avoit
 » séduit par les charmes de sa figure , &
 » abusé par de fausses promesses Françoise
 » de Rohan , fille d'honneur de la Reine. La
 » sachant enceinte , il avoit saisi l'occasion
 » du voyage d'Italie pour rompre entière-
 » ment avec elle , & l'abandonner à son
 » malheureux sort ; ni les larmes d'une
 » amante , ni les regards dus à une Maison
 » illustre , alliée au sang Royal , n'avoient
 » pu le rappeler à ses premiers engage-

» mens : il poussa même la mauvaise foi
 » jusqu'à nier absolument un commerce qui
 » n'étoit ignoré de personne. Deshonorée à
 » la Cour de France, & retirée à celle du Roi
 » de Navarre, son proche parent, François
 » de Rohan intenta un procès au parjure,
 » & produisit contre lui un grand nombre
 » de personnes de toute qualité, qui articu-
 » lèrent, comme témoins oculaires, des faits
 » & des circonstances qui donnent une
 » étrange idée de la dépravation de la Cour
 » de Henri II. » Ce que raconte M. Garnier
 des circonstances de la mort de Charles-
 Quint, excite un intérêt d'un autre genre.
 Ce Prince, après avoir tenté inutilement
 d'engager son frère, déjà Roi des Romains,
 à se délistier de ses droits à l'Empire, pour
 les transmettre au Roi Philippe son fils, se
 décida enfin à envoyer aux Electeurs l'acte
 de son abdication, & se retira dans le Mo-
 nastère de S. Just, sur les confins de l'Espa-
 gne & du Portugal. Là, se livrant aux pra-
 tiques d'une sombre dévotion, il se fit en-
 fermer dans une bière, & y resta pendant
 qu'on chantoit sur lui l'Office des Morts : il
 sortit de cette lugubre Comédie avec une
 fièvre qui l'enleva dans la 59^e année de son
 âge, trois ans après son abdication. « Quoi-
 » qu'il eût montré pendant toute la durée
 » de son règne, une aversion décidée contre
 » les Luthériens, il ne put échapper au
 » soupçon d'avoir, sur la fin de sa vie,
 » adopté leurs opinions. Constantin Ponce

» son Confesseur , & le compagnon infé-
 » parable de sa retraite, tomba bientôt entre
 » les mains des Inquisiteurs, qui le condan-
 » nèrent comme hérétique, & le livrèrent
 » aux flammes. L'Archevêque de Tolède,
 » qui le visitoit souvent dans sa retraite, &
 » qui lui avoit administré les derniers Sacre-
 » mens, fut traîné dans les prisons du Saint-
 » Office, & n'évita un sort pareil à celui
 » de Ponce, qu'en interjetant appel à Rome,
 » où il eut le bonheur de trouver des amis,
 » Enfin, ce farouche Tribunal instruisit une
 » procédure criminelle contre la mémoire
 » de l'Empereur, à l'effet de l'arracher du
 » lieu Saint où il reposoit; pour le faire ser-
 » vir de pâture aux chiens & cette atro-
 » cité auroit été consommée, si Philippe,
 » tout superstitieux qu'il étoit, n'eût enfin
 » ouvert les yeux sur une entreprise qui
 » commettoit les droits sacrés de la Royauté,
 » & qui alloit le couvrir lui-même d'infamie. » On ne fait ce qui doit étonner le
 plus dans ce récit, ou la fin bizarre du
 trop célèbre disciple de Machiavel, ou les
 fureurs d'un Tribunal sanguinaire, que la
 superstition s'efforça d'ajouter aux calamités
 de la France.

Dès que la trêve eut été conclue, les Plé-
 nipotentiaires de Philippe nièrent qu'ils eus-
 sent pris aucun engagement à cet égard. Le
 Cardinal Caraffe, qui vint en France en qua-
 lité de Légat, déterminâ le Roi à la rompre,
 & à envoyer deux armées, l'une en Italie,